

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Éloge et procès de l'art moderne de Jean-Claude Dussault et Gilles Toupin (VLB éditeur)

Gilbert Tarrab

Number 15, August–September 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40530ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tarrab, G. (1979). Review of [*Éloge et procès de l'art moderne* de Jean-Claude Dussault et Gilles Toupin (VLB éditeur)]. *Lettres québécoises*, (15), 68–68.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

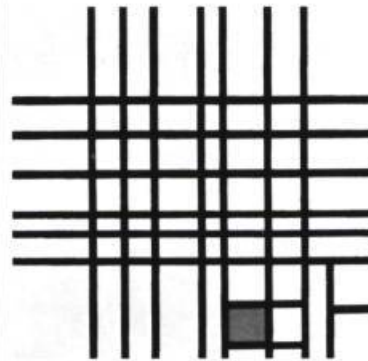
Éloge et procès de l'art moderne

de Jean-Claude Dussault et Gilles Toupin
(VLB éditeur)

« *Éloge et procès de l'art moderne* » me semble être d'abord et avant tout un ouvrage de type et d'orientation nettement philosophiques, qui dépasse de loin la sempiternelle querelle entre les arts dits d'avant-garde et les arts traditionnels. Certes, tout au long du livre, on sent nettement le parti pris des auteurs en faveur de l'art traditionnel, perçu comme étant une recherche authentique du cœur de l'être et du monde, ou encore du « phénomène » kantien (par opposition au « noumène » de Kant : chose telle qu'elle est *en soi*) et du véritable « sens » de la matière vivante, tandis que l'art contemporain — surtout celui des toutes dernières années : les happenings, les « actions », les arts du corps, etc. — ne serait qu'une « imposture de la subjectivité », de « déversoir névrotique à des problèmes individuels », qu'un « art d'éparpillement » qui « ne sait plus où donner de la tête pour faire nouveau, car faute d'autres valeurs, le nouveau ne peut être valorisé qu'en rapport avec sa nouveauté même, et rien ne s'use aussi vite que la nouveauté » (p. 123).

Cet univers clos, qui relève plus de la schizophrénie que d'une véritable recherche de sens, et qui est la caractéristique de l'art contemporain, s'accompagne cependant de toute une cohorte de complices mondains et de vernissages tape-à-l'oeil, qui permet à ce système fermé de se créer un « marché » (au sens économique du terme), lui-même complice dans la mesure où il se retrouve comme devant un miroir : ses névroses, ses phantasmes, ses obsessions et, en dernière analyse, son « vide » profond y trouvent leur compte. Sans discipline et sans critère, l'art contemporain va vers une désinté-

Jean-Claude Dussault
Gilles Toupin
*Eloge et procès de
l'art moderne*
essai



vlb éditeur

gration progressive, qui renvoie à la désintégration progressive d'une « espèce ». Tout se passe en effet comme si l'auto-mutilation jouissive d'une « espèce » s'y reconnaissait et s'y plongeait d'autant plus avidement et furieusement qu'était hâté l'avènement d'une ère sans médiation « noologique ». Car nous y voilà : l'intérêt primordial de cet ouvrage, par-delà l'opposition « art traditionnel/art contemporain », me semble résider dans l'emprunt que font les auteurs de la notion d'« êtres noologiques » à Edgar Morin (dans « La Méthode », I). Les êtres noologiques, ce sont des idées-images, des êtres informationnels, médiateurs, « aussi indispensables à nos esprits que les bactéries de nos intestins sont nécessaires à la transformation des aliments » (Morin). C'est précisément ces êtres noologiques, qui jouaient pleinement leur rôle de médiateurs dans la communication humaine et dans la mythologie cosmogonique dans l'art traditionnel, qui bril-

lent hélas par leur absence dans les nouvelles formes d'art moderne, mais qu'il faut cependant différencier des pionniers de l'art d'avant-garde (Mon-drian, Klee, Kandinsky, Malevitch, côté peinture, Schoenberg et Webern, côté musique), dont la quête spirituelle fut quand même importante. Le mot est lâché : ce livre est traversé de part en part d'un souffle « spirituel » (plus que proprement mystique), et il est écrit, composé, réfléchi et pensé en grammaire spirituelle. Ce qui le rend à la fois fascinant et aride, car nous ne sommes hélas plus habitués à ce genre de recherche ou de quête. Car c'est bien d'une véritable « quête » qu'il s'agit ici : quête d'une aventure artistique authentique et sincère, proche du cœur et de cette qualité d'âme que Lucifer (le mot se retrouve sous la plume des auteurs) nous a « volée ». L'analogie médiatrice, qui est à la base de tout art traditionnel, l'esthétique du nombre, qui nous permettait d'entrer de plain-pied dans l'ordonnement du monde et dans son Principe, ces nombres qui sont des « possibilités principielles de l'être », l'art comme ouverture et comme brèche où pouvaient pénétrer ces fameux êtres noologiques, ces archétypes mythiques générateurs de formes, ces idées-images enfin, ont petit à petit disparu de l'univers pictural et environnemental quotidien pour donner lieu et/ou laisser la place à ces commerces éhontés qui s'étalent, flasques noumènes, ne dévoilant que « la matérialité même du monde, ouverte sur le néant ».

Il ne s'agit pas là d'un livre réactionnaire, qui recherche un retour pur et simple vers le passé ou vers un statu quo de je ne sais quel paradis perdu. Il s'agit plutôt d'un livre « engagé », qui milite pour le « ferment mythique » qui est à la base de toute vie sociale, pour la « force agissante du rite et de l'action magique », pour un « retour à la spontanéité des énergies créatrices », et qui dit qu'il en a assez de ce creux béant vers lequel nous précipitent à cœur joie ces Narcisses de l'art contemporain : « L'art véritable est revitalisant, il établit une circulation toujours actuelle de sens ; il débloque les canaux bouchés et en crée de nouveaux ; par opposition à l'art autistique contemporain, il ne vise pas à être collectif, mais universel » (p. 107).

Gilbert Tarrab